

figeu au comte de Verdraine. Cela aurait dû le forcer à réfléchir et le faire rentrer en lui-même. Eh bien, non, il ne sentait pas que ce qui lui arrivait était un châtement, pas plus qu'il n'avait compris autrefois qu'il avait sa part de responsabilité dans la mort terrible de Mme de Reybole.

Loïn de s'en effrayer, il semblait qu'il se plût dans l'horrible, et que pour l'exciter, pour donner une nouvelle force à ses passions, il lui fallait des événements tragiques.

Hélas ! il n'avait plus, depuis longtemps, ni conscience, ni sens moral, ce viveur éhonté, ce coureur d'aventures galantes, cet homme sans cœur et d'une perversité stupéfiante.

Gangrené jusqu'à la moelle des os, il n'y avait plus à lui parler de dignité, d'honnêteté, d'honneur, de devoir ; il n'y avait plus à lui crier : Prenez garde !

Il s'était lancé sur un mauvais chemin, il le suivrait jusqu'au bout, quoi qu'il puisse arriver.

Et à ceux qui chercheraient à l'arrêter, il était homme à répondre :

— "Après moi la fin du monde !"

Il n'était dans le jardin que depuis un instant, lorsqu'un domestique vint lui dire qu'un monsieur désirait lui parler.

— Qui est ce monsieur ? demanda-t-il.

— Il n'a pas dit son nom.

— Où est-il ?

— Il attend monsieur le comte dans l'antichambre.

— C'est bien, allez, je vous suis.

Maxime, sans se presser beaucoup, se rendit dans l'antichambre et se trouva en présence d'un homme d'une quarantaine d'années, vêtu de noir, dont la figure lui était complètement inconnue.

— C'est à monsieur le comte de Verdraine que j'ai l'honneur de parler ? demanda le visiteur après avoir salué.

Oui, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Monsieur le comte, je suis commissaire de police aux délégations judiciaires.

Maxime tressaillit et pâlit.

— Très bien, monsieur, dit-il, en se rendant maître de son émotion, à quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

— Monsieur le comte, vous êtes marié ?

— Oui, monsieur, je suis marié.

— Mme la comtesse de Verdraine demeure actuellement dans l'Isère, à quelques lieues de Grenoble ; cependant il y a dans cette maison, vivant avec vous, une jeune femme qui se fait appeler comtesse de Verdraine.

— Mais, monsieur ! fit le comte avec une certaine hauteur et en devenant très rouge.

— Assurément, monsieur le comte, vous vivez comme il vous convient, vous avez une femme qui, avec votre autorisation, a pris votre nom ; ça c'est votre affaire, et non celle de la justice, qui n'aurait à intervenir que si elle était saisie par telle ou telle personne de la famille, d'une demande en réparation du dommage causé. Mais ce n'est point de ceci qu'il s'agit.

— Alors, monsieur ?

— La personne qui est ici, que l'on appelle comtesse de Verdraine, est une Italienne, une Piémontaise qui a habité Grenoble pendant plusieurs années et dont le véritable nom est de Brogniès.

— Eh bien, monsieur !

— Eh bien, monsieur le comte, en vertu d'un mandat d'arrêt, dont je suis porteur, et que voici, je viens arrêter Léona de Bellamana, veuve de Brogniès.

— L'arrêter ! s'écria Maxime, jouant la surprise et la stupéfaction, l'arrêter ! Et pourquoi ?

Le commissaire regarda fixement le comte, et pensant sans doute qu'il ne savait rien encore, il répondit :

— Je l'ignore.

— Pourtant, monsieur...

— Tout ce que je puis vous dire, monsieur le comte, c'est que j'ai reçu l'ordre de procéder à l'arrestation de Mme de Brogniès, c'est qu'elle a commis quelque acte répréhensible dont la justice a à lui demander compte ; enfin, je suis chargé d'un mandat et je dois le remplir.

— Vous y trouverez certaines difficultés.

— Comment cela ?

— Mme de Brogniès n'est plus ici.

— En vérité !

— Elle est partie.

— Pour aller où ?

— A l'étranger.

— Et quand est-elle partie ?

— Ce matin.

— A quelle heure ?

— Mais... il pouvait être neuf heures.

Le magistrat sourit.

— Allons, monsieur le comte, dit-il, ne vous donnez pas la peine de mentir plus longtemps : Mme de Brogniès est ici.

— Mais il me semble, monsieur... balbutia Maxime.

— Je ne dis pas que Mme de Brogniès n'ait point l'intention de se rendre dans un pays étranger ; peut-être est-elle prête à partir ; mais elle encore ici, j'en suis sûr.

— Mais... fit le comte déconcerté.

— Hier, monsieur le comte, reprit le commissaire de police, vous avez accompagné Mme de Brogniès à l'Opéra, vous êtes rentrés à minuit et demie, et depuis cette heure de la nuit, personne excepté deux domestiques, n'est sorti de cette maison.

— Vous êtes bien renseigné, monsieur, dit le comte avec orgueil.

— Nous occupons nos agents, monsieur.

— Ce qui veut dire que ma maison a été surveillée et l'est encore ?

— Parfaitement, monsieur de Verdraine ; vous devez bien penser que je ne suis pas venu ici pour y opérer une arrestation sans avoir pris certaines petites précautions. Toutes les issues sont gardées et nul ne peut sortir maintenant de votre hôtel, monsieur le comte, sans ma permission.

Un pli amer se dessina sur les lèvres du comte.

— Par déférence pour monsieur le comte de Verdraine, continua le commissaire de police, je me suis présenté seul ; mais je n'ai qu'à m'approcher de cette fenêtre, faire un signe, et deux inspecteurs de police viendront immédiatement me rejoindre.

— Je vois que vous avez, en effet, pris vos précautions, monsieur ; néanmoins je vous remercie de la faveur que vous m'avez faite en vous présentant seul, et je vous prie de m'en accorder une autre.

— Laquelle ?

— Je voudrais éviter le bruit, toute espèce de scandale. Vous comprenez, monsieur, que j'ai le désir de cacher ce qui se passe à mes gens.

— Je comprends très bien ; aussi vais-je agir sans bruit et même sans que vos serviteurs puissent rien soupçonner.

— Mais comment ?

— Vous allez faire venir ici Mme de Brogniès, je lui apprendrai tout doucement de quoi il s'agit et elle me suivra jusqu'à une voiture qui attend sur le boulevard, à quelques pas de votre porte. Voilà qui peut se faire facilement et sans attirer l'attention de vos domestiques.

— Peut-être, monsieur, répondit le comte, mais ne serait-il pas préférable que vous revinssiez ce soir, de nuit !

Le magistrat regarda fixement Maxime ; puis secouant la tête :

— Monsieur le comte, répliqua-t-il, je crois deviner votre pensée ; ce n'est pas le bruit et le scandale du moment que vous redoutez, mais le bruit et le scandale bien autrement sérieux qui auront lieu plus tard, quand on apprendra que celle qui se faisait appeler comtesse de Verdraine est entre les mains de la justice. Vous redoutez aussi, et avec juste raison, les ennuis, les désagréments que ne peut manquer de vous attirer ce procès judiciaire. Ah ! vous êtes dans une situation difficile, cruelle ; mais ni vous, ni moi, ni personne n'y peut rien changer.

Sans doute, il vous répugne que Mme de Brogniès soit arrêtée, vous voudriez essayer de la soustraire à l'action de la